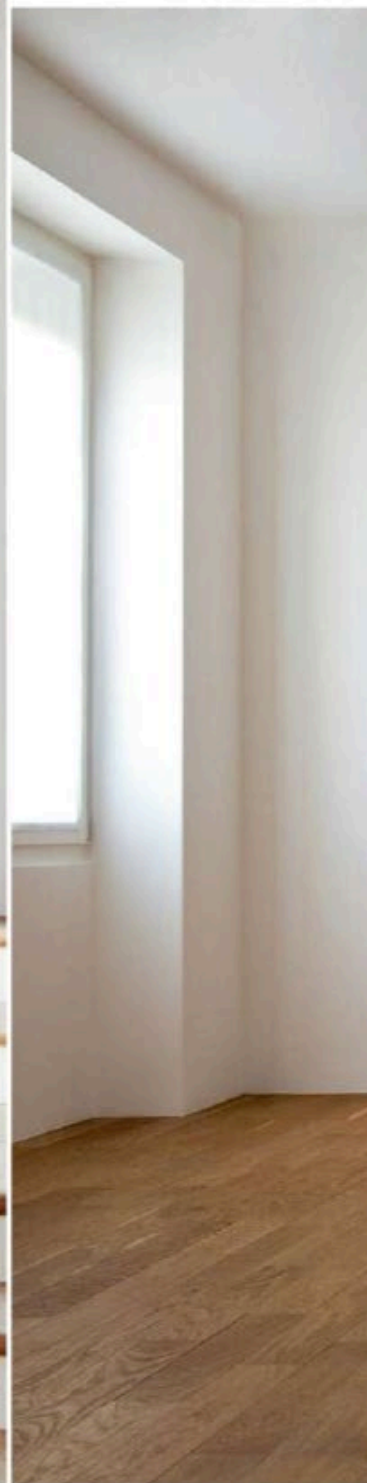


Portrait de groupe

Au rez-de-chaussée de cet hôtel particulier de l'avenue Matignon, dans l'escalier soigneusement restauré, Emmanuel Perrotin, Dylan Lessel et Tom-David Bastok (de gauche à droite), les trois fondateurs de Perrotin-Second Marché. A gauche, sculpture "The Good + the Mild", 2019, du Suisse Ugo Rondinone.



EMMANUEL PERROTIN

La voie du maître

EN SEPTEMBRE DERNIER, L'INFLUENT GALERISTE D'ART CONTEMPORAIN OUVRIT, AVEC LES MARCHANDS TOM-DAVID BASTOK ET DYLAN LESSEL, UN NOUVEL ESPACE BAPTISÉ PERROTIN – SECOND MARCHÉ*. UNE CINQUIÈME ADRESSE PARISIENNE ET UN CONCEPT INÉDIT POUR CE TRUBLION DE L'ART.

PROPOS RECUEILLIS PAR **SOLINE DELOS** PHOTOS **NICOLAS MATHEUS**

Jeux géométriques

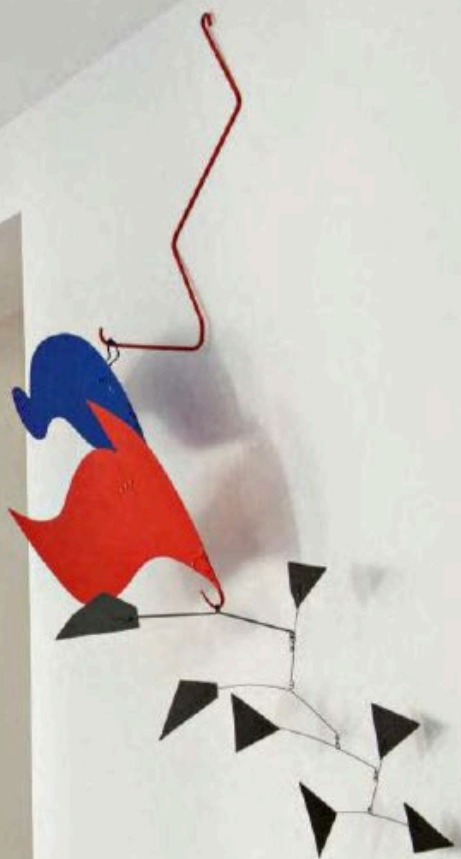
Dans l'une des salles, la sculpture "Dickface", 2012, du Suisse Urs Fischer (l'artiste qui occupe la rotonde de la Bourse de Commerce, dans l'exposition inaugurale de la Collection Pinault) fait face à une toile de l'Américain Peter Halley, "White Cell", 1989.



« Sky is the limit », voilà qui pourrait être la devise d'Emmanuel Perrotin qui ouvre avec deux complices trentenaires, Tom-David Bastok et Dylan Lessel, un nouveau espace dédié au second marché de l'art, celui qui concerne les reventes d'œuvres déjà cotées car passées sur le premier marché quand elles étaient inédites. Une première ! Un immeuble de 400 mètres carrés avenue Maignon, dans un quartier devenu le nouvel eldorado de l'art où les galeries de plus en plus nombreuses voisinent avec quatre des plus grandes maisons de vente – Christie's, Sotheby's, Artcurial et Piasa.

Pour ce premier accrochage, le trio a fait fort : dès l'entrée, le visiteur est cueilli par un mobile époustouffant de Calder, une toile

de l'un des pères de l'abstraction lyrique, Georges Mathieu, et une autre du plasticien allemand Anselm Kiefer. Dans les étages, on croise des œuvres d'Andy Warhol, Lucio Fontana, Georg Baselitz, Daniel Buren et même – entorse au second marché – une toute nouvelle création de l'Italien controversé Maurizio Cattelan, et cinq portraits géométriques de l'Américain Jason Boyd Kinsella, vendus le soir même du vernissage. Quant aux divers petits bureaux et salons, ils ont été décorés par la jeune et talentueuse marchande Giulia De Jonckheere avec des meubles signés Jean Prouvé, Pierre Jeanneret, Gio Ponti, George Nakashima, Vladimir Kagan, eux aussi tous à vendre. ►



Pris à l'hameçon
"Fishy II", 1969, sculptural mobile
d'Alexander Calder.



Télescopage d'époques
"Ice cream in a bathroom", 1998,
par Peter Saul, une des figures phares
du Pop Art. Mobilier de George
Nakashima : "Grass-Seated chairs",
1959, et table-console "Free Edge"
en noyer américain, 1957.

Le jour de l'interview, l'humeur est légère, presque potache. Emmanuel Perrotin laisse la vedette à ses deux associés : Dylan Lessel qui, après avoir passé sept ans à la galerie Kornel Mennour, a monté des collections pour des clients, et Tom-David Bastok, également marchand d'art qui a, entre autres, signé la succession du peintre Georges Mathieu, représenté aujourd'hui par les galeries Perrotin et Nahmad Contemporary à New York. « Ce nouvel espace parisien, c'est leur premier bébé », s'attendrit le vétérinaire qui a monté sa première galerie dans son appartement, à seulement 21 ans. Self-made-man devenu l'un des ténors du milieu avec des antennes à New York, Hong Kong, Shanghai, Séoul et Tokyo, une soixantaine d'artistes représentés – parmi lesquels, Takashi Murakami, Maurizio Cattelan, Pierre Soulages, Sophie Calle, JR... – et classé troisième galeriste le plus influent au monde par la revue "The Art Review Power 100".

Adeptes du pas de côté, il a insufflé une bonne dose de fun, de glamour et d'énergie dans l'encre-soi de ce monde feutré, proposant à son ami Pharrell Williams d'orchestrer une exposition et, à sa suite, un concert mémorable en 2014. Ou conviant

à l'été 2020, en pleine crise liée au Covid-19, une vingtaine de ses confrères galeristes à exposer dans ses différents espaces, afin de leur offrir plus de visibilité et leur faire profiter de son fichier de collectionneurs. Ou encore trois mois plus tard, organisant au Grand Palais, privé de Fiac, "Wanted", une chasse aux trésors avec, à la clé, vingt œuvres de vingt artistes à trouver et à rapporter chez soi. De quoi donner envie de revenir avec lui sur son nouveau projet, ceux à venir, et sur son parcours...

Pourquoi cette incursion sur le second marché ?

Emmanuel Perrotin. Quand on fait bien son travail de galeriste de premier marché, on est amené à travailler sur le second marché : on rachète les œuvres de nos clients quand ils veulent s'en séparer, et on les revend. Or, cela m'intéressait de le faire avec des artistes que je ne représente pas, d'autant que certains jeunes plasticiens aiment voir une de leurs œuvres accrochée entre une création de Lucio Fontana et une de Louise Bourgeois. L'avantage du second marché, c'est aussi la liberté de vendre avec moins de contraintes !



Palabres sous les toits
Au dernier étage, dans le salon où les poutres ont été mises à jour et restaurées, le canapé "Cloud" de Vladimir Kagan, le pouf et le fauteuil signés Pierre Paulin donnent envie de se poser pour discuter art. Table basse d'Ado Chale et guéridon "Quille" de Philippe Hiquily. Au mur, toile de l'Américain Jason Boyd Kinsella.

Que voulez-vous dire ?

E. P. Dans une galerie d'art contemporain où l'on défend la carrière d'un artiste pour l'installer dans la durée, on se doit d'être attentif à la collection dans laquelle il entre et l'on évite de vendre à des « flippers », ces personnes qui achètent pour spéculer et revendre avec une plus-value. On impose aussi parfois certaines règles quand il s'agit de jeunes artistes qui montent : par exemple, demander au collectionneur d'offrir une œuvre à un musée, en contrepartie de l'accès au premier choix qui lui est accordé. Ce qui est compliqué dans cette équation-là, c'est le bon timing. Il faut que les musées s'intéressent au travail de l'artiste en question et que,

parallèlement, le prix de l'œuvre soit encore raisonnable pour que sa multiplication par deux paraisse envisageable pour le collectionneur. On n'a pas ces problématiques avec des œuvres de second marché.

Qu'est-ce qui a le plus changé depuis l'ouverture de votre galerie il y a une trentaine d'années ?

E. P. La perception que les collectionneurs ont de moi ! Au début, c'était compliqué, on ne me prenait pas au sérieux. J'avais 21 ans, je travaillais à l'instinct et au bagou. Mais aussi, à cette époque, on comptait moins de collectionneurs. Ils sont cent fois plus nombreux aujourd'hui et nettement plus internationaux. ►



Chic universel
Place à Pierre Jeanneret avec ses "Easy Armchair", 1955, créées pour l'université du Penjab à Chandigarh, et à George Nakashima avec une lampe (1971), un buffet (1970), et une table (1984) en noyer.

L'art contemporain est-il devenu moins élitiste ?

E. P. Pour ce qui est d'acquérir des œuvres, je ne sais pas, mais pour l'accès à l'art, il s'est ouvert de façon colossale, notamment grâce à Instagram. Le milieu de l'art a longtemps été fermé ; il y a quelques années, une galerie comme celle-ci aurait eu une sonnette à l'entrée. J'exclus cela ! L'ouverture à un plus grand public a toujours été l'une de mes préoccupations. De fait, j'ai commencé à m'intéresser à l'art contemporain très jeune et sans avoir d'argent. Je trouvais très triste qu'on puisse visiter les expositions sans pouvoir en rapporter un souvenir chez soi, à part les affiches avec leur encart publicitaire qui barrait l'œuvre.

Le monde de la mode est aussi entré dans la boucle...

E. P. On peut le remercier ! J'ai d'ailleurs très tôt initié des collaborations entre mes artistes et des marques de mode comme Issey Miyake ou Lucien Pellat-Finet. Ce n'était pas toujours bien vu, ni par le monde de l'art, ni par mes artistes. Je me souviens que certains d'entre eux ne voulaient pas répondre à des interviews sous prétexte qu'elles émanaient d'un magazine de mode. Ce à quoi je leur objectais : « Il y a plus de créativité dans un magazine de mode, initiateur de projets, que dans un magazine d'art qui ne fait que rendre compte. »

Vous représentez aujourd'hui la succession de plusieurs artistes, Hans Hartung, Georges Mathieu ou, depuis peu, Alain Jacquet. Remettre en lumière des artistes oubliés semble être une des nouvelles marottes des galeries d'art contemporain ?

E. P. C'est une manière de ne pas s'installer dans un train-train quotidien. Certains observateurs voient la possibilité de gagner plus d'argent, mais quand on s'est lancé là-dedans, on n'avait pas beaucoup de garanties ! Car on part souvent avec le handicap du regard préconçu porté sur l'artiste. Moi-même, il m'est arrivé de penser que tel artiste qui avait eu son heure de gloire était devenu ringard, car on est conditionné par le marché, par ce que l'on entend, et c'est trompeur. D'ailleurs, quand je suis allé à la rencontre du travail du peintre Hans Hartung à la fondation qui porte son nom, j'ai pris une claque.

On assiste à une plus grande reconnaissance des artistes femmes, à un engouement pour les artistes africains du continent et de la diaspora. Cela vous influence-t-il dans vos choix d'artistes ?

E. P. Inconsciemment, forcément. Cependant, si l'on vient de signer avec Tavares Sirochan, un artiste caribéen, c'est avant tout pour son travail, et parce que les deux pages du "New York Times" sur lui et son entraînement d'astronoute à Baïkonour en font ►

un personnage tout à fait étonnant. Pour l'instant, je représente 23 % de femmes, ce qui n'est pas suffisant mais c'est déjà une belle avancée. Evidemment, c'est beaucoup plus facile pour une nouvelle galerie d'être « politically correct » que pour une autre qui a déjà 32 ans, surtout si l'on opte pour le long terme avec ses artistes comme je le fais. Si j'élaguais en mettant un terme avec quelques artistes hommes qui marchent moins bien, j'augmenterais très nettement mon quota, mais je passerais à côté de ce qui me semble primordial dans mon métier : essayer d'imposer, et pas juste faire des ballons d'essai pour voir si ça marche du type « si oui, on continue ; si non, on arrête ». Certains artistes que je suis depuis très longtemps n'ont pas rencontré le succès tout de suite. L'Américain Daniel Arsham qui est aujourd'hui la deuxième source de revenus de la galerie en est la preuve flagrante. Construire la carrière d'un artiste prend du temps.

En mars dernier, l'œuvre numérique de l'artiste Beeple, certifiée par un NFT (« non-fungible token » ou « jeton non-fongible »), s'est vendue aux enchères à 69 millions de dollars. Ces NFT, sorte de certificats d'authenticité numérique inviolables, vont-ils révolutionner le monde de l'art ?

E. P. La perception des NFT est pour le moment surtout spéculative et je ne crois pas en cette extrême manipulation du marché. D'ailleurs, Beeple s'est proposé à moi et je ne l'ai pas pris. Je ne juge pas, mais ce n'est pas sous prétexte que son œuvre a fait un record aux enchères que je vais regarder

son travail autrement. Et, pour l'instant, mes collectionneurs ne sont pas intéressés. De mon côté, j'envisage ces NFT plutôt comme un produit dérivé, au même titre que des éditions ou des livres d'artistes.

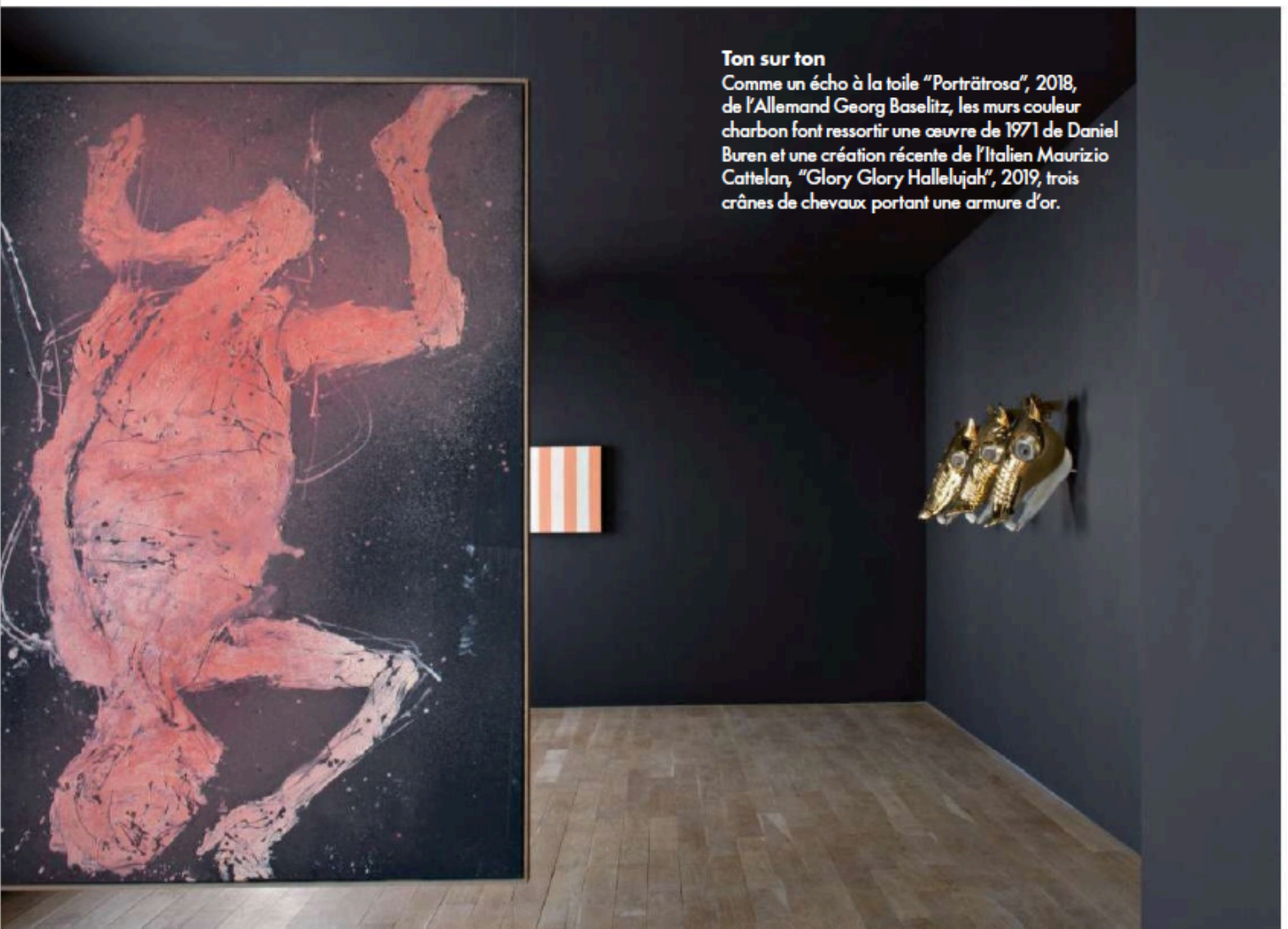
Vous avez également le projet de créer une résidence d'artistes au Cap Ferret ?

E. P. Effectivement, j'ai acheté une maison voisine de la mienne et je devrais y accueillir en résidence quatre jeunes artistes américaines qui se sont cooptées. J'ai envie de passer du temps de qualité avec mes artistes, d'inviter des critiques, des collectionneurs, que l'on puisse se voir, discuter, déjeuner, faire un tour en bateau dans le bassin d'Arcochon... Je vous assure qu'après une balade sur l'eau, la visite d'atelier n'est pas la même. Le projet donnera lieu à du contenu vidéo et on exposera une pièce ici, une autre là. Cela peut être l'occasion d'initier des projets transversaux. J'ai des amis musiciens et, si l'occasion se présente, une artiste pourrait créer la pochette d'un album. Pourquoi pas m'associer aussi à un prix où le lauréat pourrait gagner un temps de résidence dans cet endroit ? J'essaie de faire autrement.

Quels sont vos conseils à un jeune collectionneur ?

E. P. Prendre du temps pour voir, et réfléchir. D'abord dresser une liste d'artistes favoris, et s'y pencher à nouveau un an plus tard. Et là seulement, commencer à acheter ■

* 8, avenue de Matignon, Paris-8^e. perrotin.com



Ton sur ton

Comme un écho à la toile "Porträtrosa", 2018, de l'Allemand Georg Baselitz, les murs couleur charbon font ressortir une œuvre de 1971 de Daniel Buren et une création récente de l'Italien Maurizio Cattelan, "Glory Glory Hallelujah", 2019, trois crânes de chevaux portant une armure d'or.